

Alphabétisation : « Le gros problème ? Les listes d'attente »

Chez Lire et Écrire Verviers, l'alphabétisation, c'est un combat quotidien. Listes d'attente, lutte contre les clichés, sensibilisation et prévention, y a du boulot...

● Interview : Raphaëlle GILLES

Isabelle Demortier, vous êtes responsable de projets de sensibilisation en alphabétisation chez Lire et Écrire Verviers. L'alphabétisation, en 2017, c'est un enjeu de taille ?

Oui, ça ne change pas par rapport à 2016, 2015 ou 2014. Nous en sommes toujours au même point et le constat est le même : il y a 10 % de la population adulte qui ne sait pas lire et écrire. C'est très problématique, notamment par rapport au marché de l'emploi où le problème est encore plus cuisant avec un taux de chômage élevé. Aujourd'hui, on peut dire que 50 % des illettrés ont un emploi mais malheureusement, s'ils perdent leur travail, les chances d'en retrouver un sont très minces car les démarches pour trouver un job pour quelqu'un qui ne sait pas lire et écrire, c'est le parcours du combattant. Avant, ces personnes pouvaient miser sur des entretiens oraux, sur le bouche-à-oreille. Mais aujourd'hui, avec les examens écrits, les documents à remplir via Internet, la concurrence est rude.

Ici, dans notre association, nous avons par exemple un programme qui s'appelle « Alpha travailleurs ». Nous avons en effet 50 % de notre public cible qui a un travail. Nos équipes investissent donc différents secteurs d'emploi pour rencontrer les patrons et leur dire qu'il y a très probablement des personnes analphabètes qui travaillent chez eux. Notre démarche est de proposer nos formations en alphabétisation à ces personnes adultes.

Chez Lire et Écrire Verviers, quelles sont les choses mises en place ?

Nous avons des formations

destinées à deux types de public. Les personnes libres en journée ou en soirée. Et pour celles libres en journée, nous faisons aussi la distinction entre les personnes qui parlent le français ou pas. Généralement, il s'agit d'un public infrascolarisé, qui n'est pas ou peu allé à l'école. Et il y a autant d'étrangers que de Belges qui sont concernés. On pourrait penser que les Belges sont soumis à l'obligation scolaire mais il faut croire que ça ne suffit pas. Aujourd'hui, 28 % des élèves de 15 ans ne comprennent pas ce qu'ils lisent. Et tout ça est dû à la rigidité du système scolaire. Le système est aussi très ségrégationniste, il y a l'école poubelle ou celle des privilégiés. Il y a un grand déséquilibre dans la fréquentation des établissements. Il n'y a pas assez de brassage. On a tendance à mettre ensemble tous ceux qui ont des difficultés.

Quelle est la situation actuelle pour votre association. Elle est submergée ?

Sur une année, nous formons près de 300 apprenants. Mais à Verviers, le gros problème, ce sont les listes d'attente. Généralement, on tourne entre 70 et 120 personnes en attente. Pour cette rentrée, nous sommes à 120. C'est vraiment triste de ne pas pouvoir répondre à la demande de ce public qui a envie d'apprendre et qui a fait la démarche de venir vers nous.

Pourquoi est-ce difficile de répondre à la demande à Verviers ?

Le gros problème, c'est le manque de moyens. Il nous faudrait plus de personnel, plus de locaux pour accueillir les apprenants. Clairement, dans les différentes antennes wallonnes

de Lire et Écrire, il y a de l'attente, mais à Verviers, on bat tous les records. Nous avons des listes d'attente mais les autres associations qui proposent des formations en alphabétisation aussi. Il y a une sorte de phénomène en cascade.

C'est un combat au quotidien pour s'en sortir et tenter de répondre à toutes les demandes ?

Oui. On a obtenu un poste en plus grâce au plan de cohésion sociale, c'est déjà bien. On constate aussi que de nouvelles associations ouvrent leurs portes avec des bénévoles donc on est content car de la place se crée mais notre but est aussi d'agir sur la qualité des cours qui vont être donnés. On prend contact avec ces associations, on les supervise, on les conseille. Lire et Écrire, c'est le plus gros poisson. Nous avons des associations partout en Wallonie et à Bruxelles, parfois on nous considère comme le géant. Mais nous, notre objectif, c'est de permettre à tout le monde de recevoir les meilleurs cours. Chez nous, on propose par exemple des formations de 12, 15 ou 18 heures pour les apprenants mais dans certaines associations, on ne parle que de 4 heures par semaine. Ce qui est bien, c'est de voir la motivation de certains apprenants qui arrivent à se rendre dans plusieurs associations.

Pour répondre à la demande, nous proposons aussi de nouveaux cours. Dans la région, à partir du 19 septembre, nous allons proposer des cours à Thimister. Mais nous avons aussi ouvert des cours à Spa, Malmedy, Stavelot, Trois-Ponts. Il faut qu'on s'ouvre vers l'extérieur et qu'on ne centralise pas tout à Verviers. Certain-

nes personnes ne savent par exemple pas se déplacer. On essaye de toucher toutes les communes.

Quel est le public cible de vos formations ?

Le Belge ! Il faut le débusquer, aller le chercher. C'est pour ça que nous allons trouver les gens de première ligne dans les CPAS, les mutuelles... On doit

informer ces agents relais afin qu'ils puissent faire passer le message auprès du public illettré. Le message doit passer oralement pour être compris. Et il faut bien rappeler que la personne illettrée n'est pas handicapée, elle a juste raté le coche de l'apprentissage. Et au fil du temps, il y a un sentiment de culpabilité qui s'installe de ne

pas avoir appris à lire et à écrire. En ce qui concerne les étrangers ou les réfugiés, ils seront orientés vers nous de toute façon. À nous de les réorienter par après si besoin, selon s'ils ont un diplôme ou non. Mais avec le public belge, c'est plus difficile car beaucoup n'osent pas pousser la porte de notre association. ■

« Un secret jalousement gardé... »

Il y a encore beaucoup de clichés autour de l'analphabétisme ?

On pense que la personne illettrée est handicapée, paresseuse, qu'elle se complaît dans cette situation, qu'elle se porte bien comme ça. Il y a aussi une notion de tabou, c'est pour ça que dans nos missions de sensibilisation, on informe bien le personnel des CPAS ou d'ailleurs de garder l'œil ouvert sur différents indices qui pourraient faire penser que la personne ne sait pas lire et écrire. Il y a des exemples comme l'excuse de l'oubli de sa paire de lunettes pour ne pas lire ou encore les enveloppes qui n'ont pas été ouvertes. Pour beaucoup, il y a une peur de vexer mais il ne faut pas.

Là, comment sensibilisez-vous le public ?

Dans le cadre de la journée internationale de l'alphabétisation, nous avons une campagne orientée vers le grand public (NDLR : la thématique 2017 étant « Appren-

dre à lire et à écrire à l'âge adulte, ça prend du temps, mais c'est possible »). Comme nous sommes un mouvement d'éducation permanente, nous avons une campagne globale. Nous avons réalisé un micro-trottoir de sensibilisation qui est visible sur Internet et via les télévisions locales. Nous avons aussi édité un carnet explicatif et des cartes de jeu qui vont servir de prétexte pour lancer une discussion avec le public.

Ensuite, tout au long de l'année, nous avons aussi des contacts avec des futurs enseignants, des enseignants, des logopèdes dans un objectif de prévention et on fait aussi de la sensibilisation auprès des syndicats, des travailleurs sociaux, du Forem...

Que ressentent les personnes illettrées ?

Généralement, de la honte et de l'isolement. C'est un secret jalousement gardé. Parfois dans un

couple, un ne sait pas que l'autre est analphabète. Il y en a qui ont des subterfuges très malins pour ne rien montrer.

Pourquoi certains n'osent-ils pas frapper à votre porte ?

Nous, les êtres humains, nous avons plusieurs identités que nous développons. Nous pouvons en même temps être mère, fille, employée... On assume toutes ces identités qui font partie de nous. Mais en frappant à la porte de l'association, c'est l'identité de l'illettré qui sera mise en avant et ça peut gêner. C'est pour ça qu'il faut parfois répéter le même message plusieurs fois, jusqu'au moment où il y aura un déclic.

Il y a donc encore un fameux boulot en la matière...

Oh oui, la charge de travail n'est pas près de se résorber. Et il y a surtout un gros boulot à faire au niveau de l'école afin de ne plus

faire sortir d'illettrés. ■ R.G.

C'EST AUSSI...

Une école des devoirs

L'association Lire et Écrire, c'est aussi une école des devoirs qui marche du tonnerre.

« C'est très important préventivement parlant pour ne pas qu'un fossé se creuse pour l'enfant, explique Isabelle Demortier. Elle remporte un grand succès puisque nous organisons trois services par jour. » En 2016, 58 enfants ont été suivis par cette école des devoirs.

Une aide scolaire pour ados

Tous les mercredis après-midi, toujours dans un esprit de prévention de l'échec scolaire et de décrochage, il y a l'aide scolaire pour adolescents. En 2016, 74 jeunes y ont été pris en charge.